## CHAPITRE VII.

### Des pas d'armes ou emprises.

De tous les jeux militaires auxquels a donné lieu la chevalerie, les pas d'armes ou *emprises*, c'est-à-dire *entreprises*, étaient ceux qui avaient le plus d'analogie avec le génie aventureux et romanesque des anciens chevaliers. Nous avons vu déjà que, pour ne pas rester oisifs en temps de paix, les jeunes gens nouvellement élevés au rang de chevalier, allaient voyager dans les provinces étrangères et visiter les cours des rois et des princes les plus renommés. Ils ne rencontraient pas toujours des aventures à mettre à fin, ni des torts à redresser, surtout depuis que les princes eurent assez de pouvoir pour rendre régulièrement la justice par eux-mêmes ou par les magistrats qu'ils avaient institués. A défaut d'aventures que le hasard ne leur offrait plus, les preux en imaginèrent; ils faisaient publier que dans un lieu indiqué, et pendant un certain temps, ils combattraient contre tout venant, à telle ou telle condition, pour soutenir l'honneur de leur nation, la gloire de leurs rois, ou la beauté et le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mérite de leurs dames. Cet engagement se nommait *emprise*, et son accomplissement était le *pas d'armes*, parce qu'ordinairement il consistait à défendre un passage sur un pont, ou sur un chemin, ou même sur une place fréquentée.

Quand le cartel contenant la formule et les conditions de l'emprise avait été publié, les chevaliers tenants, se rendaient à l'endroit qu'ils avaient assigné; là, plantant leur étendard, ils appendaient leurs écus armoriés de leurs armes, ou enrichis de quelques chiffres ou devises particuliers, à des arbres ou à des pals et colonnes dressés pour ce sujet, et obligeaient tous les chevaliers qui désiraient passer par là à combattre ou jouter contre eux. S'ils étaient plusieurs ligués ensemble pour garder le pas, il y avait autant d'écus pendus à ces arbres ou colonnes, qu'ils étaient de chevaliers; et alors, pour éviter la jalousie, le chevalier qui désirait passer, touchait avec sa lance un de ces écus, et celui à qui il appartenait était tenu de combattre.

Quand le cartel d'un pas d'armes était publié, il était bientôt connu au loin, et bientôt arrivaient de toutes parts des chevaliers jaloux de s'éprouver avec les gardiens de l'emprise, et des dames curieuses de ces sortes de spectacles, offerts ordinairement en leur honneur. Au jour fixé, les combats s'engageaient dès le matin, et duraient une partie de la journée. On joutait soit à fer émoulu soit à lance morte, suivant les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

conditions du cartel, ou suivant la permission qui en avait été accordée par les princes souverains, sur le territoire desquels se tenait le pas d'armes. Le vaincu était le plus souvent obligé de donner un gage au vainqueur, qui en faisait hommage à sa dame. C'était une verge d'or, un poinçon, des fourrures, ou quelque pierre précieuse; souvent aussi le vaincu était obligé de donner le portrait de sa dame et de la nommer. D'autres fois, les conventions de l'emprise portaient que le vaincu serait obligé d'aller se rendre prisonnier à la merci du roi ou prince souverain du vainqueur, et de lui confesser qu'ayant été vaincu en tel pas d'armes, il venait se mettre à ses pieds et se rendre son prisonnier pour le temps qu'il plairait à sa majesté; le plus souvent, le vainqueur le remettait à la merci de sa dame; en ce cas, le roi ou la dame avaient coutume d'en user le plus généreusement qu'il leur était possible, et de flatter, consoler et honorer de tout leur pouvoir les chevaliers qui leur étaient ainsi envoyés (1). »

Chaque jour les joutes se renouvelaient pendant toute la durée de l'emprise; chaque jour, succédaient aux combats, les danses, les concerts, les jeux et les repas que les chevaliers donnaient à tous les spectateurs, sur le bord des rivières, des forêts, et sur le penchant des

(1) Lacurne de Sainte-Palaye, mémoire sur l'ancienne chevalerie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

collines; car on choisissait pour théâtre des pas d'armes, le voisinage des bois, de l'onde et des hauteurs, non-seulement pour y trouver une décoration naturelle à ces fêtes, mais encore afin de respirer un air toujours rafraîchi par l'ombre des arbres et le courant des flots, et aussi pour ménager à la foule des spectateurs la facilité de se grouper et de s'asseoir sur la pente des monts (1).

Ces pas ou emprises étaient si fréquents en France, que, dès que la paix était faite, quantité de chevaliers se liguaient ensemble pour aller en divers lieux faire preuve de leur valeur. Entre Calais et Saint-Jacquevert, il y avait une lice dressée tout exprès, où la noblesse de France allait éprouver sa valeur contre les Anglais qui passaient par là pour se rendre en France ou ailleurs. Le maréchal de Boucicaut, le seigneur de Saintré, Regnaud de Roye, Saint Prix et plusieurs autres y ont combattu avec succès. Ceux des provinces de Languedoc et de Guienne, qui ne voulaient pas venir si loin, allaient dresser des pas aux frontières d'Espagne, pour obliger les chevaliers de cette nation à venir se mesurer contre eux. Au devant du château de Pau en Béarn, il y avait une barrière ou champ fermé, où ceux de cette nation avaient coutume de combattre; et même aujourd'hui cet endroit est

(1) Marchangy: Gaule poétique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

appelé le *Champ de bataille*. A Paris, on se battait aussi de cette façon; le lieu où se tenaient ces joutes en a conservé le nom de *Maupas*; il est situé dans le faubourg Saint-Jacques.

Sous Charles VIII, un gentilhomme du comté de Bourgogne, nommé messire Claude de Vaudré, tint à Lyon, pendant le séjour du roi dans cette ville, un pas d'armes devenu célèbre, parce que ce fut là que se signala, pour la première fois, de la manière la plus brillante, un jeune homme, à peine hors de page, qui devait plus tard acquérir tant de gloire, sous le nom du chevalier sans peur et sans reproche.

Parmi les plus célèbres pas d'armes *maintenus* par les chevaliers de France, on compte l'emprise du Dragon, le pas de Sandricourt et le cartel du Chevalier Solitaire. L'emprise du Dragon, ainsi appelée, parce qu'on avait élevé sur le lieu du combat une haute colonne qu'entourait un dragon, fut *maintenue* près Saumur, par quatre chevaliers, en l'honneur et pour le plaisir des dames; elle fit remarquer surtout la magnificence de René d'Anjou, roi de Sicile, qui passa une partie de sa vie à rédiger des modèles de tournois, et à peindre des armoiries. Il dessinait une perdrix au moment où un message lui vint apprendre la prise de Naples. Le prince philosophe ne quitta point son ouvrage, mais représenta cet oiseau les ailes déployées, pour en faire l'emblême des biens d'ici-bas; il vint à l'emprise

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

du Dragon, précédé d'un cortége nombreux; devant lui marchaient deux estaffiers turcs conduisant chacun un lion enchaîné; après eux s'avançait un dromadaire, sur lequel était assis le nain qui portait l'écu du roi. Une dame de rare beauté, et qu'on prit pour une fée, ouvrit la barrière aux chevaliers, et donna le prix au vainqueur (1).

Le pas de Sandricourt, tenu près de Pontoise, ne fut pas moins brillant; les plus grands seigneurs s'empressèrent de s'y rendre. La Colombière, en nous apprenant le nom des tenants, des assaillants et des dames, raconte quels exploits illustrèrent pendant plusieurs jours le Carrefour ténébreux, le champ de l'Epine et la Barrière périlleuse, noms romanesques donnés par les chevaliers aux divers passages qu'il s'agissait de défendre ou d'attaquer.

Quant à l'emprise du Chevalier Solitaire, elle offre un trait d'audace et de valeur digne d'être placé au nombre de nos victoires (2).

Un Français voulant rester ignoré, sous le nom du Chevalier Solitaire, *se fit passer dans un batelet en la Grande-Bretagne, avec un sien compagnon;* se rendant droit à Londres, ils dressèrent, entre le palais et la marine, leurs bannières et leurs écussons; puis vinrent en face du roi, lequel tenait alors *cour pleinière et tinel ou-*

(1) La Colombière. — Marchangy, Gaule poétique.
(2) Marchangy, *ibid.*

*vert*, pour lui demander la permission de combattre avec les chevaliers de son royaume qui voudraient leur faire l'honneur de se mesurer avec eux; ces aventuriers, après avoir jouté durant huit jours contre toute la noblesse d'Angleterre, s'en revinrent en France vainqueurs et chargés de présents.

Quelquefois les pas d'armes étaient ambulants, c'est-à-dire que les chevaliers plantaient leurs pennons çà et là selon l'occasion, puis erraient au hasard, épuisant tous les lieux d'aventures. En voici un exemple propre à faire connaître l'esprit chevaleresque et le fanatisme de l'amour qui régnèrent pendant plusieurs siècles chez nos ancêtres. Par suite de certain vœu, un chevalier français parcourut les royaumes de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Espagne, avec le portrait de sa maîtresse peint en émail sur son écu. Lorsqu'il rencontrait dans ses courses des chevaliers de bonne apparence, leur montrant l'effigie de sa dame, il les sommait de déclarer qu'elle était la plus belle de l'univers; s'ils se refusaient à cet aveu, le chevalier de l'*emprise* plantait sa lance, y suspendait la ressemblance de sa bien-aimée, et, tirant sa flamberge, engageait un combat, d'où sortant victorieux, il imposait aux vaincus l'obligation de lui apporter, dans un bref délai, les portraits et les noms de leurs maîtresses; revenant dans son château avec trente portraits conquis de cette

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

manière, et les ayant placés autour de l'image de la souveraine de ses pensées, il alla déposer aux pieds de celle-ci ces trophées d'un amour extravagant et d'une chevaleresque folie.

En voici encore une du même genre. Antoine Darces, seigneur de la Bastie, en Dauphiné, surnommé le Chevalier Blanc, et trois autres chevaliers, ses aides, par permission du roi et de la reine de France, Anne de Bretagne, portèrent au cou une écharpe blanche pour emprise, et allèrent visiter les royaumes d'Angletere, d'Espagne, d'Écosse et de Portugal; le sommaire de ladite emprise portait, « que celui qui y toucherait, serait tenu de se battre avec eux à la lance et à l'épée. Dans un autre article, que celui qui y toucherait pour l'amour de sa maîtresse, et qui serait vaincu, serait obligé de s'aller rendre prisonnier à la merci de la mieux aimée dame de celui à qui le cas en serait advenu; et au cas qu'il n'y voudrait aller en personne, sera rachetable d'un diamant de trois cents écus, lequel sera baillé et délivré dans quatre jours à un officier d'armes ou à un gentilhomme, pour le lui porter quelque part qu'elle fût, de par celui qui était son prisonnier et à sa merci. »

Les Français n'étaient pas les seuls qui se signalassent par des entreprises de ce genre; les Anglais, les Écossais, les Espagnols surtout conservèrent longtemps ces goûts chevaleresques. On cite comme un des derniers pas d'armes cé-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lèbres, l'emprise du chevalier *Sauvage à la Dame Noire*. C'était un chevalier écossais, qui avait pris ce nom bizarre, et qui, secondé par deux autres chevaliers, ses aides, fit publier partout, avec la permission du roi d'Écosse, qu'ils combattraient pendant cinq semaines, à pied et à cheval pour l'amour des dames, contre tous venants, gentilhommes de noms et d'armes.

Voici le premier article de ce cartel, qui prouve que la galanterie écossaise ne le cédait en rien à celle d'aucune autre nation.

« Ces armes se feront en cedit royaume et ville d'Édimbourg, dedans le Champ du Souvenir, lequel sera entre le château nommé des Damoiselles et le Pavillon Secret, et dedans ledit champ sera l'arbre d'Espérance, lequel croît au jardin de Patience, portant feuilles de plaisance, fleurs de noblesse et fruits d'honneur; et au bas dudit arbre seront attachés, pendant cinq semaines, cinq écus, l'un après l'autre de différentes couleurs; en chaque semaine un, dont le premier blanc, le deuxième gris, le troisième vert, le quatrième de pourpre et le cinquième d'or, à chacun desquels il y aura une lettre couronnée du nom dudit chevalier Sauvage et de sa dame, ensemble desdits chevaliers, et pareillement de leurs dames.

« Le prix que les vaincus seront obligés de donner au vainqueur, sera une verge d'or pour donner à sa maîtresse.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

» Lesdites armes à pied et à cheval sont assignées et commenceront le 1er août 1507. »

Toutes les *emprises* dont nous avons parlé jusqu'ici peuvent être appelées historiques, parce que les héros sont des personnages connus, et que ce que nous en avons raconté a tous les caractères de l'authenticité. Si nous avions voulu puiser dans les romans de chevalerie, nous aurions trouvé une foule d'anecdotes de ce genre, mais où la féerie et le merveilleux sont tellement prodigués, que les auteurs semblent avoir eu moins en vue de peindre les mœurs réelles de la chevalerie, que de donner carrière à leur invention. Un seul de ces romans, laissant de côté toutes ces ressources de l'imagination, nous donne sur cette partie des mœurs chevaleresques des détails où tout paraît vrai ou du moins vraisemblable, où tout est conforme à l'histoire et à l'usage du temps. Nous terminerons ce chapitre par quelques passages de ce roman (1), rajeuni par M. le comte de Tressan; ils compléteront ce que nous avons à dire ici des pas d'armes ou emprises des chevaliers. Nous y reviendrons encore à l'occasion des joutes et des tournois de la cour de Bourgogne.

Le jeune Saintré, page de la cour du roi Jean, après avoir passé par les différents grades, était parvenu à celui d'écuyer poursuivant d'armes.

(1) Saintré, M. de Tressan, tome III.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Voulant se signaler par quelque action d'éclat, capable de l'élever au rang de chevalier, il demanda au roi la permission de former une entreprise et de parcourir les cours étrangères. « Le roi qui l'aimait beaucoup lui répondit : Eh » quoi ! mon ami Saintré, c'est au moment où » je vous attache plus intimement à ma personne, » que vous voulez vous éloigner de moi ! Mais, » ajoute ce bon prince, je ne puis vous con- » damner ; je veux encore moins vous refuser une » occasion de faire honneur à mes sentiments, » et de me mettre en droit de vous armer che- » valier. »

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il s'occupa activement des préparatifs de son entreprise. Il déploya dans cette occasion une magnificence et un luxe dignes de la noble cour à laquelle il avait l'honneur d'appartenir. Le jour du départ arrivé, il alla prendre congé du roi et recevoir ses lettres d'armes. L'usage de ce temps était que le monarque, la famille royale et les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisait honneur à la nation. Le roi lui donna deux mille écus d'or de son épargne ; la reine en donna mille de la sienne ; messieurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant ; les princesses leurs épouses l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les différentes cours où il allait combattre. La *dame de ses pensées* lui attacha elle-même un bracelet qui devait être la marque de son *emprise*, en lui disant : « J'espère qu'il en coûtera cher à celui qui voudra vous *délivrer*. » On appelait délivrer un poursuivant d'armes de son entreprise, lui enlever par force, ou par courtoisie, ou par un troc noble et généreux, la marque qu'il avait choisie pour la porter toujours....

Le jeune Saintré se dirigea sur l'Espagne ; il se fit admirer par sa beauté, par ses sentiments, et par sa magnificence dans toutes les villes françaises qui se trouvèrent sur son passage. Cette magnificence et ses dons augmentèrent dès qu'il entra sur les frontières étrangères ; quelques aventures même signalèrent son adresse et sa valeur. Des chevaliers catalans gardaient différents pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons et la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelonne, où les seigneurs du pays marquèrent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ses équipages et les rendre encore plus brillants. De là, il envoya trois hérauts, dont le principal était couvert des attributs et des livrées de France ; les deux autres l'étaient des siennes. Il les députait pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisait son emprise, et pour demander la permission de pa-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

raître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, et de lui présenter lui-même ses lettres d'armes. Tout lui fut accordé; et peu de jours après, il arriva près de Pampelune où la cour était alors. La grande réputation du noble poursuivant d'armes français l'avait dévancé; et Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de chevaliers et de dames, qui furent frappés de la magnificence et de la galanterie qui règnaient dans tout son cortége.

Quand il fut arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec distinction, et lui demanda des nouvelles du brave chevalier qui regnait sur la France, ajoutant qu'il le félicitait d'avoir fait un pareil élève. Les premiers chevaliers étaient prêts à se disputer l'honneur de le *délivrer*; mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseigneur Enguerand, le premier d'entre eux, et proche parent du roi, dont il avait épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cordoue, l'une des plus belles et des plus parfaites dames de toutes les Espagnes). Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant et ouvert qui distinguaient les chevaliers aragonais de ceux des deux Castilles, dont l'air était plus fier et plus réservé. « Mon » frère, dit-il à Saintré, en lui tendant les bras, » m'acceptez-vous pour vous délivrer? — Oui, » Seigneur, répondit Saintré; et l'honneur que

» vous daignez me faire est déjà si grand, que je » rougis de l'avoir encore si peu mérité. — Que » ne dois-je pas faire reprit Enguerand, pour l'é- » lève d'un si grand roi, et pour un tel poursui- » vant d'armes, également agréable aux yeux de » nos dames et de tous nos chevaliers ? » A ces mots, il embrasse le jeune Saintré, et le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, et le lui remet avec un rubis d'un prix inestimable. Enguerand le présente ensuite aux dames et aux autres chevaliers.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût et l'éclat qui caractérisaient la cour de France. Il plut aux hommes par sa politesse noble, aux dames par sa galanterie respectueuse. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier et juste Aragonais ne put s'empêcher de juger des succès de l'éducation de la noblesse française, lorsque l'amour-propre et de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces moments de plaisir on préparait les lices. Les lettres de Saintré portaient que le premier jour, les deux tenants rompraient cinq lances, et que le prix serait adjugé à celui qui aurait remporté quelqu'avantage. Les mêmes lettres portaient que, dans la seconde journée, les tenants combattraient à pied avec l'épée, la dague

et la hache (1), et que le vainqueur recevrait un riche don du vaincu.

Le roi et la reine, suivis d'une cour nombreuse, honorèrent ces joutes de leur présence. Monseigneur Enguerand surpassait le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, sa force, sa valeur éprouvée dans vingt combats, formaient un préjugé favorable pour lui. Le vœu général était cependant pour Saintré.

L'honneur des trois premières joutes fut absolument égal entre les combattants. A la quatrième course, monseigneur Enguerand parut avoir quelque avantage; mais celui du jeune Saintré fut décisif dans la cinquième. Monseigneur Enguerand ayant manqué son atteinte, Saintré brisa sa lance jusqu'à la poignée, en atteignant Enguerand dans la visière de son casque, et lui faisant ployer la tête jusque sur la croupe de son cheval, sans toutefois le renverser.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp,

(1) Cette espèce de hache, dont nous avons déjà parlé, était une arme dangereuse et très-meurtrière. M. le comte de Tressan fait ainsi la description d'une de ces haches qu'il a eue longtemps en sa possession : « Elle était toute de fer, et profondément damasquinée d'or, longue de deux pieds. La tête portait une pointe longue de cinq pouces, d'un fer triangulaire à lame pleine. La croisée portait d'un côté une lame de hache, dont le tranchant avait cinq pouces de long, et offrait la figure d'un courbe faisant partie d'un ovale alongé. L'autre côté, long de trois pouces, se terminait par un marteau, dont la tête formait un bouton allongé. Le tout pesait environ quinze livres.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré, et lui dit : « Mon frère, puisse ce rubis parer les » cheveux de la haute et vertueuse dame qui pré- » side secrètement à votre entreprise ! » Tous deux furent admis le soir au festin royal, et traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain, fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus sérieux ; et les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long et assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre haleine, et de relacer leurs armes que la violence des coups avaient en partie faussées et désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para longtemps les coups qu'Enguerand lui portait. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou pour parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son adversaire, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eut peut-être coupé le bras d'Enguerand, dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, et en présenta la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pointe à la visière du casque d'Enguerand, sautant légèrement et posant le pied sur la hache tombée, que celui-ci voulait ramasser. Enguerand, désespéré de se voir désarmé, sauta sur Saintré, et l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre : Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenait sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup ; il se contentait de résister à ses efforts, et de l'empêcher de lui saisir ce même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jeta sa baguette. Les juges saisirent les combattants qu'ils séparèrent sans efforts. Enguerand, levant aussitôt sa visière de la main qui lui restait libre, s'écria : « Noble » Français, mon courageux frère Saintré, vous » m'avez vaincu pour la seconde fois. — Ah ! mon » frère, que dites-vous, reprit vivement Sain- » tré, ne suis-je pas vaincu moi-même par votre » main, puisque ma hache d'armes est tombée la » première ? » Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi descendit pour les recevoir l'un et l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueillaient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouraient, vola vers le roi d'armes, reprit son bracelet, et vint, la main droite désarmée, le présenter à monseigneur Enguerand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le temps de faire leur proclamation.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Enguerand, loin d'accepter, lui présenta aussitôt son épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvements de générosité, et décidant enfin que Saintré devait garder son riche bracelet, celui-ci, sur-le-champ, courut au balcon de la reine, et mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor, il voulut lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que son époux venait de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva ; la reine même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refusait obstinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devait être accepté par courtoisie, et pour honorer celui qui montrait une âme aussi élevée. Madame Aliénor céda; mais, sur-le-champ, détachant un riche carcan de diamants dont son cou était paré : « Seigneur, lui dit-elle, il ne conviendrait » pas que vous retournassiez près de la haute et » vertueuse dame de vos pensées, sans des mar- » ques de votre victoire ; puisse-t-elle ne pas dé- » daigner d'honorer ce carcan que je lui présente » par vos mains ; et puissiez-vous vous plaire un » jour à le lui voir porter ! »

Le roi aida lui-même à désarmer les deux chevaliers. Saintré, s'apercevant que monseigneur Enguerand était blessé, se précipita sur son poignet sanglant, et baisa l'empreinte du coup qu'il avait porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant

pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré, entre lui et madame Aliénor; et la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour; et Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Pressé de revenir en France, Saintré prit congé du roi et de la reine d'Aragon, embrassa tendrement monseigneur Enguerand, à qui il jura une amitié inviolable, et se mit en route pour retourner dans sa patrie. Arrivé à Paris, il reçut du roi Jean l'accueil le plus flatteur; les anciens chevaliers et toutes les dames de la cour encouragèrent le jeune poursuivant d'armes par des applaudissements qui étaient la plus douce récompense de sa victoire.

Un mois après son retour d'Espagne, une nouvelle occasion vint s'offrir à Saintré de signaler sa vaillance aux yeux mêmes de son roi et de toute sa cour. Un des plus grands seigneurs palatins de la Pologne, le comte Loiselench, grand-officier de cette couronne, accompagné de quatre autres palatins d'un rang à peine inférieur au sien, arrivèrent à Paris, où ils étaient venus pour admirer la cour du roi Jean. Tous les cinq ayant fait la même entreprise d'armes, portaient au bras un carcan d'or et une chaîne qui l'attachait au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un et de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de chevaliers pour les *délivrer*.

La magnificence et la simplicité noble des habits des seigneurs polonais se fit admirer de toute la cour de France. Une veste de brocard d'or qui leur prenait exactement la taille, leur tombait jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierreries, soutenait la large épée recourbée qu'ils portaient à leur côté. Des bottes légères, ornées de riches éperons d'or; un bonnet relevé sur le front, que surmontait une aigrette de plumes de héron, qui paraissait sortir d'une gerbe de diamants; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibéline ou de peaux d'agneaux d'astracan, qui tombait à moitié jambes, et se relevait sur l'épaule droite avec une agraffe de pierreries; tout réunissait dans ce simple et noble habillement, l'air militaire des guerriers du Nord et la magnificence des seigneurs des cours du Midi. Leur courtoisie, l'aménité de leurs mœurs se firent bientôt connaître, malgré l'air fier et même un peu farouche que les peuples du Nord, descendants des disciples d'Odin et de Fréga, conservaient encore.

Plusieurs jeunes chevaliers ou poursuivants d'armes s'empressèrent de remplir de leurs noms la liste des prétendants au combat, que les deux maréchaux de France devaient présenter au roi. On pense bien que Saintré ne fut pas des derniers à briguer cet honneur, et le roi Jean ne

balança pas à le nommer le premier des cinq qui devaient combattre les chevaliers étrangers.

La cérémonie se fit avec la plus grande splendeur. Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grâce, alla demander au palatin, comte de Loiselench, s'il l'acceptait pour le *délivrer*. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque français avait fait de son élève et du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissait pour le délivrer de la chaîne et du carcan attaché à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Paul, dans la grande culture sainte Catherine. Les combats durèrent deux jours, et furent également honorables pour les deux partis. Saintré, cependant, dans toute sa force alors, et n'ayant rien perdu de son adresse et de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une et l'autre lui donnaient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la première journée, de remporter l'avantage nécessaire pour en avoir l'honneur et en faire hommage à sa dame. Mais la seconde journée mit sa courtoisie à l'épreuve la plus dangereuse. Le fier et brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec son sabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire décisive, sans l'adresse extrême de Saintré à éviter ou à parer les coups de son ennemi.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Saintré, conservant toujours son sang-froid contre un adversaire que son adresse irritait, se contenta longtemps de rendre ses coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puisse pénétrer une belle âme, c'est l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat jusqu'à l'heure marquée pour le terminer; il s'apercevait déjà que le bras de Loiselench s'appesantissait, et ne portait plus que des coups mal assurés; il fit alors bondir son cheval, et, par une passade, ayant gagné la croupe de celui de Loiselench, il porta un coup adroit sur la pointe de son sabre qu'il enleva, pour ainsi dire, de sa main. Ayant sauté légèrement à terre il le ramassa, délaça son casque, et tirant son gantelet il s'empressa de le présenter, par la croisée, au palatin. Celui-ci, frappé de la grâce et de la courtoisie de Saintré, descendit promptement de cheval pour recevoir son sabre et embrasser un si digne adversaire, en avouant noblement sa défaite. Déjà, le roi Jean était descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattants ; il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre et vif intérêt d'un père.

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi Jean, et la politesse noble, vive et prévenante de la cour la plus aimable et la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux seigneurs polonais l'embarras et le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Vistule,

comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches présents et de leurs caresses.

Peu de temps après, un simple courrier vint annoncer au monarque français que douze chevaliers de la Grande-Bretagne avaient passé la mer, et qu'après avoir séjourné quelque temps à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avaient pris le parti, non-seulement de ne point paraître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut et à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'ils ne reconnaissaient pas pour roi de France, puisqu'il était le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avait vainement disputé la couronne. A cet effet, les chevaliers bretons avaient seulement dressé un pas d'armes sur les confins de leur territoire, et fait élever un perron où leurs douze écus blasonnés étaient attachés près des tentes où les Bretons devaient attendre ceux des chevaliers français qui seraient assez hardis pour toucher ces écus.

Cette nouvelle excita l'indignation de la chevalerie française, et ralluma cette espèce d'animosité entre les deux nations, que depuis longtemps rien ne pouvait éteindre. Les Français, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auraient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençaient à s'instruire, et dont plusieurs auteurs méritaient déjà d'être goûtés. Mais les Anglais eussent eu plus besoin

encore de se conformer à l'aménité des mœurs des Français; de porter moins d'injustice et d'avidité dans leur commerce; de montrer moins de férocité dans leur génie turbulent et factieux, qui, sous l'apparence de la liberté, les entraînait à des guerres civiles, où le sang le plus illustre de leur nation inondait sans cesse les échafauds, ce qui les rendait encore plus dangereux les uns contre les autres dans l'intérieur de leur gouvernement, que redoutables dans les guerres qu'ils entreprenaient sans aucunes raisons légitimes contre leurs voisins.

Un grand nombre de chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, et se rassemblèrent au nombre de douze, dans le port d'Ambléteuse, d'où, sans s'informer du nombre de leurs adversaires, ils partirent avec cette confiance courageuse qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenaient ce pas d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premières joutes, genre de combat où la noblesse bretonne s'exerçait sans cesse dans les plaines de Cramalot, en mémoire d'Artus et des chevaliers de la Table Ronde. On sut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux sur Saintré, et l'honneur de la nation lui parut déjà vengé. Saintré, enflammé par le regard de son maître, embrasse les genoux du monarque, et vole à la gloire. Aux motifs qui devaient l'entraîner, se

joignit le penchant que sa modestie naturelle lui donnait à punir l'orgueil effréné d'une nation impérieuse, jalouse de la sienne. Ce sentiment né dans son cœur s'était augmenté sans cesse en voyant les moyens injustes dont elle se servait pour réussir dans ses desseins.

Il partit accompagné de chevaliers dont il connaissait l'attachement et la bravoure. A peine parut-il près du perron, qu'il toucha les écus; les Bretons sortirent de leurs tentes tout armés, et croyant marcher contre de faibles ennemis, ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers français renversés et traînés dans la poussière (audace accompagnée de propos insultants). Saisis d'une juste indignation, Saintré et ses compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plièrent bientôt. Les lances, la hache et l'épée leur furent également funestes. Saintré en renversa cinq sous la pesanteur de ses coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers et de leurs bannières, fit relever ceux des Français, et les plaça sur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux; et, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderait le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiraient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paraître aucun chevalier breton, il fit renverser le perron, et revenant à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

grandes journées il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les boucliers furent déposés aux pieds du roi. Le monarque ne chercha pas longtemps pour trouver une récompense digne du vainqueur : dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, et Saintré fut reçu chevalier.

Cependant les pas d'armes étant, pour l'ordinaire, entrepris seulement par de simples chevaliers amis des aventures, ces combats n'avaient ni la pompe, ni la solennité des tournois que donnaient souvent les rois et les princes, et qui vont faire l'objet des chapitres suivants.

---

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf